

Hindenburg est satisfait du développement de l'action sur le front occidental.

Nous aussi.

L'ŒUVRE

25, Rue Royale (8^e)TÉLÉPHONE : ÉLYSÉE 43-45 et 43-46
APRÈS 21 HEURES : GUT. 76-83

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS :

Paris.....	1 an	6 mois	3 mois
Départ.....	20 fr.	10 fr.	5 fr.
Etranger..	24 fr.	12 fr.	6 fr.
	30 fr.	15 fr.	8 fr.

L'OFFENSIVE ITALIENNE SUR L'ISONZO

Nos alliés remportent de nouveaux succès
et font plus de 10.000 prisonniers

21 AOUT

Pendant la journée d'hier, la bataille sur le front des ALPES JULIENNES a continué sans interruption et avec des résultats satisfaisants. Avec ténacité, et par des actions coordonnées, nos troupes, aidées à l'aile droite par les batteries fixes et flottantes et par les monitors de la marine royale, marchent magnifiquement vers le succès qui se dessine de plus en plus malgré la résistance de l'ennemi.

Tandis qu'à l'aile droite du vaste front la lutte se déroule régulièrement, la ligne ennemie a commencé à fléchir et à céder sur le plateau du CARSO et dans la zone du littoral, sous la pression puissante de nos troupes de la 3^e armée.

La vaillante infanterie du 23^e corps s'est encore une fois couverte de gloire. Les brigades de grenadiers (1^{er} et 2^e régiments), de Bari (139^e et 14^e régiments), de Lario (233^e et 234^e régiments), de Pieno (235^e et 236^e régiments) et de Cosenza (243^e et 244^e régiments), ont rivalisé de bravoure, réussissant à dépasser les puissantes défenses ennemies entre CORITTA (CORITE) et SELLA (SELO), vers le bois fortifié de SOSTON LACCIO (STARI LOVKA).

Deux cent soixante et un appareils italiens ont participé à l'action sur le champ de bataille. Les troupes massées entre SELLA et COMENO et sur les pentes est de l'HERMADA ont été foudroyées; les ouvrages du nœud de voies ferrées de TARVIS et des mouvements intenses ennemis qui y étaient signalés ont été bombardés et atteints avec cinq tonnes de projectiles. Un de nos appareils de chasse n'est pas revenu. Un appareil ennemi a été abattu.

Jusqu'à hier au soir, le chiffre total des prisonniers passés par nos camps de concentration atteignait 243 officiers et 10.103 hommes de troupe. D'autres nombreux prisonniers blessés ont été transportés dans les hôpitaux de campagne.

Dans la nuit du 19 au 20 et la nuit dernière, l'ennemi a tenté une diversion sur plusieurs points des fronts du TRENTIN et de la CARNIE, exécutant des concentrations de feux et des tentatives d'attaques partielles. Il a été partout repoussé.

Un détachement d'assaut ennemi a été anéanti dans le VAL LAGARINA et un autre, qui avait réussi à prendre pied dans un de nos postes avancés au sud du mont MAIO, a été promptement rejeté par une contre-attaque.

Pendant la journée du 20, un avion ennemi, atteint par notre fusillade, a été obligé d'atterrir dans ses lignes.

Au seuil de la nouvelle opération entreprise par nos alliés italiens, il convient d'établir leur situation de départ.

L'état-major du général Cadorna, en présence d'une vaste concentration de moyens austro-allemands sur le front du Trentin, indice certain d'une prochaine grande offensive de l'ennemi, avait dû prendre de ce côté, dès la fin de l'hiver dernier, les mesures défensives nécessaires.

L'offensive franco-anglaise du mois d'avril ne permit d'ailleurs pas aux Empires centraux de donner cours à leurs projets pour la satisfaction desquels, en raison des progrès de l'organisation italienne, il eût fallu pouvoir employer des effectifs supérieurs à ceux dont ils disposaient.

Voyant alors les préparatifs de l'ennemi se ralentir, le commandement suprême italien se décida à prendre lui-même l'initiative des attaques.

Sa conception paraît avoir été la suivante : engager d'abord l'ennemi sur tout le front de Tolmino à la mer par une action intense d'artillerie qui le laisserait dans l'incertitude au sujet de la direction des attaques principales ; l'assailir ensuite à son aile droite, au nord de Gorizia, puis, au deuxième temps, lui asséner un coup violent sur le Carso.

La première partie du programme fut réalisée du 15 au 22 mai. Une puissante attaque de front fut menée contre le massif montagneux entre l'Idria et Gorizia, appuyée à droite par une pointe résolue contre les collines à l'est de la Vertobizza, et masquée sur la gauche par une démonstration dans la région au sud de Canale, menaçant directement l'arrière des positions adverses sur le plateau de Bainsizza.

Dans leur ensemble, ces journées ont assuré aux Italiens la possession de la plus grande partie du bastion rocheux du mont Kuck et du mont Santo, au delà de l'Isonzo. Ils prirent pied sur l'arête du premier, ainsi que sur celle du Vodice, qui est situé entre les deux ; mais ils restèrent à mi-pente du couvent qui est situé au sommet du Santo.

Une diversion autrichienne dans le Trentin, qui échoua d'ailleurs, ne détourna pas le général Cadorna de ses projets, et le 23 mai il ordonna de commencer sur le Carso la deuxième phase de l'offensive. Celle-ci dura jusqu'au 31. Elle eut pour résultat d'avancer la ligne italienne depuis Castagnavizza jusqu'à la mer sur une profondeur de 1 à 4 kilomètres. La ligne formidable que l'ennemi avait formée devant les positions du Carso était détruite ; l'enchevêtrement circulaire de tranchées et de défenses, qui contraignait à l'immobilité l'aile droite de l'armée du duc d'Aoste, n'existait plus.

Malheureusement, à ce moment les événements de Russie créèrent des disponibilités aux Autrichiens. Des renforts venus à leur secours contre-attaquèrent énergiquement, et nos alliés subirent à leur tour une bataille défensive, du 1^{er} au 4 juin, à la suite de laquelle

ils conservèrent néanmoins toutes les positions conquises, sauf à l'aile droite, au sud de Jamiano, où ils durent se replier sur une profondeur de 800 mètres au maximum.

Depuis, ils ont attendu le moment favorable pour recommencer. Ils ont saisi ce moment le 19 août au matin, prolongeant ainsi jusque dans les Alpes Juliennes la série des batailles qui se livrent actuellement à Ypres, à Lens, au plateau des Dames, à Verdun.

En de multiples endroits, de Tolmino à Anzovo, les troupes de l'armée qui occupe le secteur de l'Isonzo supérieur ont franchi ce fleuve.

Puis au sud, partant du Kuck, du Vodice, des pentes occidentales du Santo, elles se sont élancées à la conquête du plateau de Bainsizza.

Sur le Carso, la 3^e armée a débouché du Fatti, de Castagnavizza, de Jamiano, des bords du Foco Timavo.



Le communiqué italien parvenu hier soir ne tarit pas d'éloges sur les exploits des troupes qui ont engagé la bataille. Le communiqué du camp opposé est, il est vrai, non moins dithyrambique au sujet de la vaillance des Autrichiens.

Par contre, les bulletins sont beaucoup plus imprécis quand il s'agit, pour l'un, de fixer l'avance réalisée, pour l'autre, d'avouer le recul accompli. Leur imprécision nous porte, en conséquence, à croire que la bataille reste encore indécise ; toutefois, il paraît certain dès maintenant que l'armée du duc d'Aoste, à l'aile droite, aidée par les monitors embossés vers l'embouchure du Foco Timavo, a avancé de Jamiano vers Selo et Medazza, soit de 1.200 mètres. Elle serait donc au pied de l'HERMADA, hauteur puissamment fortifiée qui lui barre la route de Trieste.

La bataille pour Lens

Les troupes britanniques s'emparent de la ligne de tranchées à l'ouest et au nord-ouest de la ville

20 HEURES 50

Nous avons attaqué, ce matin, la ligne de tranchées allemandes qui borde la ville de LENS à l'ouest et au nord-ouest et nous nous sommes emparés des positions ennemies sur un front de dix-huit cents mètres. Le combat a été violent et se poursuit à l'heure actuelle. A midi, deux vigoureuses contre-attaques déclenchées au nord-ouest de LENS ont été rejetées par nos troupes. Une troisième tentative au sud de la ville a été brisée par nos tirs d'artillerie. Nous avons fait un certain nombre de prisonniers.

Un coup de main allemand a été repoussé, ce matin, au nord-est de MESSINES à la suite d'un vif engagement.

Les deux avions ont continué à monter, hier, une grande activité. Nos pilotes ont poursuivi avec succès leurs opérations ordinaires, bien que l'aviation allemande se soit montrée agressive. Neuf appareils ennemis ont été abattus en combats aériens et sept autres contraints d'atterrir désemparés. Quatre des nôtres ne sont pas rentrés.

Or, fait nouveau dans cette guerre, deux cent soixante avions à la fois s'efforcent de lui préparer l'assaut de cette position en allant mitrailler et bombarder les réserves abritées derrière ses pentes orientales.

Il semble également que nos alliés ont fait quelques progrès au sud-est du Canale, vers le plateau de Bainsizza.

Quant aux troupes italiennes — des détachements sans doute — qui ont essayé de grimper sur les hauteurs au nord de Tolmino pour prendre à revers le seul point de passage de l'Isonzo qui reste entre les mains des Autrichiens, elles n'y ont pas encore réussi.

Enfin, d'après le bulletin du général Cadorna, des divisions autrichiennes en Carnie et au Trentin ont échoué.

Général Verraux

LES NAVETS

Ce jour-là, raconte le médecin-major, la décision nous annonçant l'arrivée de quatorze wagons de navets à la gare de X..., à sept ou huit kilomètres du village où nous étions au repos. Des notes successives conseillaient aux chefs de corps d'augmenter les rations de légumes frais, et cette profusion de navets mit dans la joie tous les grades chargés de l'ordinaire et tous les préposés aux popotes. Un cortège de voitures processionnaires sur les routes, et, vers dix heures, lieutenants d'approvisionnement, fourriers et capotaux d'ordinaire se pressaient autour des wagons de Chanaan qui contenaient la providence. Un attaché d'intendance ouvrit un sac et fit passer, à titre d'échantillon, quelques navets de main en main ; puis, quand chacun eut vanté leur fraîcheur et leur arôme, l'approvisionnement prononça ces paroles lapidaires :

« Quant à la distribution, ce sera pour demain, le temps que vous établissiez vos bœufs ! »

« Mais... dit un fourrier rouspéteur. — La barbe, hein ! Si vous n'êtes pas content, c'est le même prix. Rompez ! »

« Habitues aux petites déceptions, les voitures se répandirent à contrecens sur les chemins, et les préposés à leur retour furent accueillis avec des paroles sans aménité. On mangea des fayots, une fois de plus, avec l'espoir, le lendemain, de se régaler de légumes nouveaux. »

« Non point ! Le lendemain, malgré les bons dument en règle, un sous-intendant, — soi-même ! — vint faire une conférence aux amateurs de navets pour leur annoncer que la distribution était remise à une date ultérieure. Quinze jours, les voitures circulèrent pour obtenir des navets, et le quinzième jour, enfin, on autorisa la distribution. Mais, ce jour-là, on s'aperçut qu'ils avaient germé dans les sacs, et l'on fut contraint d'enterrer le contenu des quatorze wagons qui chargeaient d'une odeur de pourriture les quatre vents d'alentour. »

« Et maintenant, je vais vous dire pourquoi l'intendance qui est méticuleuse, n'avait pas distribué ses denrées : elle avait bien les navets, mais n'avait pas reçu la facture, de sorte qu'elle se jugeait incapable de créditer des formations pour une nourriture dont elle n'était pas régulièrement comptable. — D. »

LA BATAILLE DEVANT VERDUN

Nos troupes enlèvent la côte de l'Oie, Regnéville et Samogneux

14 HEURES

Sur le plateau de CERNY, les Allemands ont attaqué nos positions en trois points différents.

A deux reprises, nos feux ont brisé les vagues d'assaut qui ont dû refluer dans leurs tranchées de départ, fortement éprouvées.

D'autres tentatives à l'ouest du monument d'HURTEBISE ont également échoué. Sur le front au nord de VERDUN, les Allemands ont énergiquement réagi pendant la nuit. Leurs contre-attaques, extrêmement violentes, notamment au bois d'AVO-COURT et au nord du bois des CAURIÈRES, ont été brisées par nos feux. L'ennemi a subi de lourdes pertes sans aucun résultat. Nos troupes ont conservé tous leurs gains et s'organisent sur les positions conquises.

Le chiffre des prisonniers valides que nous avons faits dans la journée du 20 dépasse cinq mille, dont cent seize officiers.

L'aviation ennemie a bombardé, cette nuit, nos arrières, et, en particulier, un camp de rassemblement de prisonniers allemands dont un grand nombre ont été atteints.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES

Assez grande activité des deux artilleries dans la région au nord de VAUXAILLON et sur les plateaux de CERNY et de CRAONNE.

En CHAMPAGNE, nos tirs de destruction sur les organisations allemandes du secteur de SAINT-HILAIRE ont provoqué l'explosion de réservoirs à gaz. Nos reconnaissances ont trouvé peu après les tranchées ennemies évacuées et pleines de cadavres.

Sur le front de VERDUN, la bataille a continué aujourd'hui sur plusieurs points et s'est déroulée partout à notre avantage. Sur la rive gauche, nos troupes ont enlevé la côte de l'OIE, que nous occupons en entier, ainsi que le village de REGNEVILLE. Sur la rive droite, au cours d'une attaque brillamment conduite, nous avons conquis SAMOGNEUX et tout un système de tranchées fortifié qui relie ce village aux organisations de la cote 344. Les contre-attaques déclenchées par les Allemands ont été repoussées par nos feux. Nous avons fait de nouveaux prisonniers qui n'ont pu être encore dénombrés.

Dans les VOSGES, un coup de main ennemi sur nos petits postes de l'HARTMANN-WILLERKOPF n'a pas donné de résultat.

Les réactions allemandes sont particulièrement vives contre le bois d'Avocourt, parce que l'ennemi sent bien que, si nous conservons ce bois, il ne pourra plus tenir bien longtemps sur la cote 304, qui se trouve maintenant prise dans une tenaille. La branche ouest de cette tenaille s'est d'ailleurs encore allongée par suite de notre progression au delà des bois de Cumières et des Corbeaux, sur la côte de l'Oie et jusqu'à Regnéville. Nous voici, de ce côté, revenus presque à nos positions du printemps de 1916, avant la première attaque de Verdun.

Sur la rive droite de la Meuse, la prise de Samogneux et du réseau de tranchées qui s'étendait entre ce village et

la ferme Mormont, depuis Vacherauvill, constitue une avance de plus de 3 kilomètres.

Sur le reste du front, nous consolidons le terrain conquis, et nous avons résisté à une contre-attaque dirigée contre le massif des bois des Fossés, de la Chaume et de Cumières.

Le nombre de nos prisonniers augmente. Il dépasse maintenant 5.000. Les Allemands, malgré leur résistance, sont bien obligés d'avouer que nous progressons. Par conséquent, notre succès s'affirme de plus en plus.

Ajoutons que les Anglais se sont encore approchés de la partie occidentale de Lens.

v.

UN NOUVEAU DISCOURS du chancelier allemand

Il rend hommage au Pape, mais ne répond pas

Les journaux allemands avaient annoncé que le chancelier Michaelis répondrait hier aux propositions pontificales ; il a parlé, en effet ; il n'a pas répondu. Cette manifestation oratoire a eu lieu non pas en séance publique du Reichstag, mais en « commission plénière ».

Le discours du chancelier ne pouvait se passer des paragraphes rituels sur la confiance du gouvernement et du peuple en l'issue de la guerre, et sur l'irréductible solidarité des associés de l'Allemagne. « Les Alliés, dit-il, veulent nous écraser et, tant qu'ils n'auront pas renoncé à ce dessein abominable, il ne sera pas possible de déposer les armes. » Puis, avoua-t-il carrément, « il n'y a chez nous ennemis aucun signe de désir de paix. »

M. Michaelis ne s'est pas mis en frais d'arguments quand il a dénoncé que trois ennemis nouveaux : le Libéria, le Siam, la Chine ont rompu avec l'Allemagne « sous la pression de l'Entente ». Il n'est pas très objectif, évidemment, de placer ces trois États sur une même ligne, mais l'opinion des sujets du kaiser n'est pas faite encore à l'idée que, sans excitations étrangères, l'Allemagne puisse être, dès qu'elle le connaît, haine pour elle-même. N'essaie-t-on pas de lui persuader en ce moment que les Français ont déclenché leur nouvelle offensive de la Meuse « sur l'ordre des Anglais », le grand adversaire que veuille châtier le vieux dieu !

Passant à l'examen du document pontifical, le chancelier a, naturellement, célébré la généreuse pensée du pape, songieux de rendre aux peuples le bienfait de la paix. Il ne pouvait moins faire, mais ce n'est encore là qu'une clause de style ; dès qu'une précision eût été possible, le chef de la politique allemande

de se dérober. Pas assez vite, cependant, ni assez finement, pour que son langage n'accuse pas une gêne évidente : au début, il célèbre l'innocence, plus ferme que jamais, de l'entente avec l'Autriche ; mais, sur la réponse à faire à Benoît XV, il déclare que cette entente n'est point acquise ; il faut causer encore.

Ici apparaît un point faible, très faible. Le pape a nommé la Belgique et la Pologne. Croit-on qu'il soit bien facile de rédiger, sur ces deux questions délicates, un texte concerté entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, sauf le cas où, comme le discours d'hier de M. Michaelis, ce texte ne serait qu'un verbiage ? Les deux complices n'ont pu s'accorder encore sur la manière de « libérer » la Pologne. Se tirera-t-ils de cette difficulté par quelques généralités sur les droits des peuples ? Le chancelier ira-t-il plus loin, et laissera-t-il prévoir une autonomie, à l'Allemagne, de l'Alsace-Lorraine ? Mais alors l'Autriche-Hongrie devrait s'exprimer aussi sur les territoires de l'Italie non rachetée.

Le message pontifical pourrait bien avoir réalisé cette nouveauté de faire apparaître en surface les dissensions de fond qui séparent, malgré la communauté de la guerre, les deux États majeurs de la coalition : l'embarras de M. Michaelis est, en tout cas, un symptôme intéressant.

Henri Lorin

LE DISCOURS

Zurich, 21 août. — M. Michaelis a pris la parole en ces termes devant la grande commission du Reichstag :
Ma première tâche comme chancelier a été de cultiver et d'intensifier les relations

entre l'Allemagne et ses alliés. Malheureusement, je n'ai pu, jusqu'à présent, le faire que par écrit avec la Turquie et la Bulgarie. Par contre, j'ai eu de nombreuses conversations avec le comte Czernin et j'ai constaté que nos entretiens ont révélé la plus grande confiance mutuelle. Notre alliance avec l'Autriche-Hongrie est plus ferme que jamais.

Depuis la dernière séance du Reichstag, le nombre de nos ennemis s'est augmenté de trois : le Siam, la Libéria et la Chine. Aucun de ces Etats n'avait de raisons de devenir l'ennemi de l'Allemagne. Tous les trois ont agi sous la pression de l'Entente.

Le chancelier a passé ensuite à la situation militaire et donné lecture d'un télégramme que lui a adressé le maréchal Hindenburg pour être communiqué à la grande commission du Reichstag.

Dans ce télégramme, Hindenburg souligne l'importance de la guerre sous-marine et son influence sur la situation générale. Il exprime sa satisfaction pour les nouveaux succès sur le front oriental et le développement favorable de l'action sur le front occidental.

Le télégramme de Hindenburg a suscité de vifs applaudissements.

Le chancelier a continué en ces termes :

La situation militaire est favorable. Il faut maintenant que chacun remplisse son devoir à l'arrière. Au début de la quatrième année de guerre, la situation de l'Allemagne est plus favorable que jamais, sur terre comme sur mer. Néanmoins, il n'y a chez nos ennemis aucun signe de désir de paix.

Le chancelier rappelle ensuite ses révélations sur les buts de guerre de la France qui furent complètement appuyés par l'Angleterre, et ajoute que l'on connaît maintenant les buts de guerre des autres ennemis de l'Allemagne.

M. Michaelis discute les détails des traités entre les puissances de l'Entente au printemps de 1915 et par la suite. Il énumère ce que les puissances de l'Entente se sont mutuellement assuré. Il déclare que le gouvernement allemand fournira bientôt des informations complémentaires au sujet des traités conclus entre les puissances de l'Entente et l'Italie.

Aussi longtemps que nos ennemis persistent à manifester leur intention de nous écraser, ajoute M. Michaelis, toute nouvelle offre de paix de notre part demeurerait vaine. L'opinion allemande est unanime sur ce point. Pour déterminer son attitude au sujet de la note pontificale, le gouvernement doit s'inspirer de cet état de fait et des dispositions de l'esprit public.

En analysant ensuite les principaux passages du document transmis au gouvernement par le Saint-Siège, M. Michaelis ajoute :

L'Allemagne ne peut pas prendre de décision définitive avant de connaître l'opinion de ses alliés. Jusqu'à présent, en dépit de toutes les tentatives qui ont été accomplies en vue de hâter une décision commune, l'accord entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie n'a pas encore été réalisé. C'est pourquoi je suis empêché de donner des prévisions. Je peux dire cependant que l'Allemagne n'a point inspiré la démarche du Pape. C'est là une vérité que notre situation diplomatique et militaire suffirait à prouver. Nos sympathies sont acquises, naturellement, à toute tentative de paix. C'est pourquoi nous approuvons les efforts faits par le Pape en vue de terminer la guerre mondiale.

M. Michaelis a terminé son discours en déclarant que le gouvernement allemand ne répondrait pas à la note pontificale avant d'avoir consulté la grande commission du Reichstag. — (Radio.)

COMÉDIE après la tragédie

Le rapport des médecins-légistes conclut, comme on l'a vu, au suicide d'Almeryda, en admettant la circonstance de la « survie » : c'est-à-dire qu'après s'être étranglé, Almeryda a pu demander des confitures et s'entretenir avec le médecin Hayem. Soit. Restera à expliquer pour quelles raisons, sous l'empire de quelle crainte le prévenu a agi. Risquait-il la peine capitale ou n'était-il accusé que d'un délit correctionnel punissable d'un court emprisonnement ? C'est cela qu'on devra bien se résigner à faire connaître et autrement que par un simple communiqué d'agence.

Avec les sanctions disciplinaires prononcées contre le directeur de la prison et quelques gardiens, on quitte la tragédie pour un genre moins sombre. Sérieuses ou non, elles ne peuvent suffire à clore la ténébreuse histoire. Dans les deux cas de crime ou de suicide, elles étaient en effet inévitables. Et dans le cas même de la mort par suite de simple manque de soins, elles s'imposaient encore. De sorte qu'elles ne constituent nullement un fait nouveau.

Quant aux mesures prises à l'égard des deux médecins, elles feront sourire. Depuis quand l'envoi aux armées peut-il être considéré comme une punition pour un major ? Et c'est là tout ce qu'on a trouvé à l'égard d'un officier médecin qui, dans une affaire de cette importance, a affirmé un fait contraire à la vérité, et d'un autre médecin qui a authentifié les dires sans avoir procédé au moindre contrôle ?

Encore une fois, la mort d'Almeryda ne suffit pas à terminer cette affaire. On peut dire que, d'une certaine manière, elle la commence seulement. On veut savoir. Il faut qu'on sache.



MORS- d'ŒUVRE

Pourquoi Paris se gratte

Je rends justice, mon cher D., à votre esprit d'observation. Paris, en effet, se gratte avec frénésie ; Paris se gratte jusqu'au sang, et il n'est pas de compartiment de métro qui n'offre l'aspect (au point de vue mimique) de la cage des singes au jardin des Plantes.

Mais vous vous trompez lorsque vous prétendez remonter des effets aux causes. Vous êtes injuste lorsque vous incriminez les puces, vous êtes plus injuste encore lorsque, en vertu du sophisme « post hoc, ergo propter hoc », vous insinuez que cette invasion présumée de puces a suivi de près l'invasion des Kabyles municipaux.

Je ne saurais, toutefois, vous faire un crime de votre erreur ; j'en commets une aussi lourde.

M'étant gratté tout un mois d'été, je voulais, à la fin, savoir pourquoi je me grattais. Je fis une enquête auprès des autres locataires de l'immeuble que j'habite ; ils m'avouèrent qu'eux aussi se grattaient nuit et jour (le jour, ça peut constituer une occupation pour les gens qui n'ont rien à faire et un maintien convenable pour les personnes timides qui, dans un salon, sont embarrassées de leurs bras ; mais, la nuit, c'est une sujétion diabolique).

Alors, nous posâmes notre diagnostic : nous avions tous serré la main au concierge lors de sa permission de sept jours. Et, comme une politesse en vaut une autre, le concierge nous avait passé la gale. Vous voyez comme c'est simple. Je fus aussitôt chez mon médecin, qui me rassura.

— Vous êtes, en effet, atteint, comme tous mes clients, d'une éruption cutanée qui offre tous les caractères de la gale. Mais c'est une gale d'origine végétale, due au pain que nous mangeons. Ce pain, entre autres vertus, et grâce aux impuretés qu'il contient, donne à tous ses consommateurs une maladie de peau qui réunit les agréments de l'acné, de la roséole et du psoriasis.

— Et pour m'en débarrasser ?
— Ne mangez plus de pain...
— Mais il faut bien manger du pain.
— Alors, grattez-vous.

Je me gratte avec fureur. Mon caractère devient acariâtre (acariâtre vient d'acarus ; l'acarus est le microbe de la gale).

Et, ayant l'esprit trop juste pour m'en prendre aux puces, comme mon ami D., je m'en prends à M. Viollette.

Car il est écrit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ».

Mais il n'est écrit nulle part, pas même dans les édités de l'alimentation, que notre pain quotidien devra être aggravé de poil à gratter.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

Mascottes

Le New-York Herald nous apprend que l'usage des mascottes est désormais interdit aux régiments de la milice cantonnés dans le Van-Courtland-Park.

Nous ne croyons pas les « sammies » (encore le Herald nous apprend-il qu'il ne faut plus dire « sammy », ce nom étant réservé aux blanchisseurs chinois de San-Francisco) assez superstitieux pour que l'abus des mascottes rendît nécessaire une pareille mesure.

Le motif donné par les autorités est ainsi libellé :

« Il faut, avant tout, surveiller l'état sanitaire. Or, l'entretien d'animaux dans un camp peut nuire à l'hygiène. »

A la suite de cette mesure, une chèvre, une tortue, un cochon, un renard, trois pigeons, trois souris blanches, six chiens, trois chats et un lapin ont été confiés à des gardiens-séquestres, qui les garderont jusqu'à nouvel ordre.

La question est maintenant de savoir si le renard va manger les pigeons, si les chiens vont manger le lapin, et si les chats vont manger les souris.

Ainsi, on sera édifié sur la vertu des mascottes, qui, avant de porter bonheur aux autres, doivent commencer par se protéger elles-mêmes.

Au « Bulletin des Armées »

Les braves dont les noms suivent ont été décorés de la médaille militaire :

Dominique, maréchal des logis à la prévôté d'une armée : sous-officier modèle, d'un dévouement et d'un esprit parfaits. Donne le constant exemple du devoir modeste.

Arsène, gendarme à pied à la prévôté d'une armée : très bon gendarme, actif, zélé et dévoué. Assure son service avec entraînement. Sait faire acte d'initiative.

Eugène-Jean-Baptiste, maréchal des logis à pied à la prévôté d'une armée : très bon sous-officier. Intelligent et dévoué. Dirige son personnel avec compétence et autorité.

Auguste, gendarme à pied à la prévôté d'une armée : bon gendarme. Remplit ses

devoirs avec zèle et dévouement. Très bonne tenue, très bonne conduite.

Gabriel-François, maréchal des logis à cheval à la prévôté d'une armée : sous-officier discipliné, actif, entreprenant et dévoué, dirigeant son personnel avec autorité.

Gabriel-Louis, gendarme à cheval à la prévôté d'une armée : très bon gendarme. Connait très bien ses obligations.

Charles-Pierre-Eugène, gendarme à cheval à la prévôté d'une armée : zèle et dévouement entiers. A fait preuve, au cours de la campagne, de beaucoup d'entraînement et d'énergie.

Jean-Simon, gendarme à pied à la prévôté d'une armée : très bon gendarme, discipliné, modeste et dévoué. Excellent esprit.

Bien entendu, nous avons supprimé les noms des braves désignés ci-dessus et nous laissons seulement les prénoms de ces héros modestes.

Ils sont trop !...

L'homme le plus fort du monde

Des affiches de music halls donnent l'impressionnant portrait de Sed Jessen, l'homme le plus fort du monde, sept fois champion de lutte gréco-romaine.

A quelle nationalité peut bien appartenir ce champion ? Il n'est pas anglais, ni belge, ni russe, ni canadien, ni australien, sans quoi il serait soldat.

Il ressortit donc à l'un des rares pays qui ont conservé leur neutralité.

Il est tout de même vexant que l'homme le plus fort du monde soit neutre.

Londres et Paris avant Stockholm

Avant de se rendre à Stockholm pour y rencontrer les socialistes des nations ennemies, nos socialistes iront à Londres s'entendre avec leurs camarades des pays alliés. A cette conférence socialiste internationale, qui aura lieu les 27 et 28 août, la section française de l'Internationale ouvrière sera représentée par MM. Albert Thomas, Renaudel, Edgard Milhaud, Dubreuilh et Merle (majoritaires) ; MM. Longuet, Pressmane et Mistral (minoritaires) et M. Loriot (kienthaïen). Parmi les suppléants prévus : MM. Seillier, Poisson et Lebas, pour la première tendance ; M. Delépine, pour la seconde, et Mme Ranzac, pour la troisième.

Ajoutons qu'un nouveau congrès national est décidé. Il doit être convoqué du 15 septembre au 1^{er} octobre. Cette date donne satisfaction à tout le monde et dispense M. Longuet et ses amis de réunir les sections minoritaires et kienthaïennes pour le 26 août, congrès qui n'aurait pas raffermi l'unité toujours compromise.

LA PLAISANTERIE VA PRENDRE FIN

En ! eh ! nous n'avons pas eu tort de protester, à l'Œuvre, contre l'accaparement des sous, et quand le chef de gare de la station du Métro de la place Victor-Hugo, dont la burlesque refusait de me rendre de la monnaie sur cinquante centimes, me criait dans les oreilles : « C'est la loi ! » il se trompait donc.

Le préfet de police vient, en effet, d'adresser une circulaire à tous les commissaires leur rappelant les prescriptions de la loi du 12 février 1916 relativement à la vente de monnaie.

Ils devront dresser procès-verbal à toute personne attachée à un service public et faisant l'échange de la monnaie moyennant une rétribution quelconque. Tout agent ou fonctionnaire qui se refuserait, sans motif plausible, à rendre la monnaie, sera signalé au directeur de la police judiciaire.

Finie la plaisanterie de l'appoint, mesdames les burlesques du Métro. — M. S.

Les Allemands font évacuer les Flandres

Le Havre, 21 août. — Selon des renseignements reçus par le gouvernement belge, il semble établi que les Allemands évacuent les civils de Thielt, de Roulers, de Eecloo et de Courtrai.

Des civils belges sont employés à la construction d'ouvrages militaires près de Roulers ; ce sont des hommes évacués des régions voisines du front et forcés de rester avec l'armée allemande.

Les habitants de Menin ont été évacués sur Courtrai et Stroud.

Les Allemands ont gardé les femmes et les jeunes filles, les obligeant à exécuter des travaux d'ordre militaire.

L'INCENDIE DE SALONIQUE

Cent mille personnes sans abri

Athènes, 21 août. — On mande de Salonique que, grâce aux efforts surhumains des troupes alliées et grecques, on est parvenu à circonscire l'incendie.

Les autorités de Salonique ont procédé à une enquête afin de déterminer les causes du sinistre. Les résultats de cette enquête n'ont pas encore été publiés ; on sait cependant que l'incendie n'a pas été provoqué par un attentat ennemi.

D'après les renseignements qui ont été fournis par une personnalité officielle, les deux tiers de la ville seraient détruits, 100.000 sinistrés se trouvent sans abri.

Les débats politiques qui devaient avoir lieu aujourd'hui à la Chambre ont été remis. La Chambre se bornera à voter les crédits demandés pour secourir les victimes de Salonique. — (Radio.)

Ajournement des Communes

Londres, 21 août. — La Chambre des Communes s'est ajournée jusqu'au 16 octobre.

TOUTES CLASSES SECONDAIRES

Révision chez soi pendant les vacances.

Notice franco. VERSILLE par correspondance.

Rue Chardin. ECOLE UNI de Paris.

"L'ŒUVRE" SUR LE FRONT

Une attaque

En route pour Verdun. La route historique, la « voie sacrée » que les automobilistes et les R.A.T. casseurs de cailloux de février 1917 ont humblement illustrée de leurs efforts patients. Plus coquette aujourd'hui : colmatée par endroits, signalée désormais par des Annamites qui ont des moustaches ou des barbes de crin raide, comme des Bouddhas de bazar, et des couvre-nuques sous leurs casques bleus. Mais le bitume lui-même ne résiste pas longtemps au roulage de guerre : derrière la meule incessante des roues jumelées, la poussière s'élève en mouture lourde et floconneuse.

A droite et à gauche, un défilé de campements, de magasins, de dépôts. Là, des harkas d'aspect bohémien : buissons, chevaux, caissons uniformément camouflés de poudre blanche, quasi méditerranéenne. Ailleurs, des camps d'aviation aux tentes peinturlurées de neuf, aux appareils nets et brillants comme des scarabées dans l'herbe.

Et, tout à coup, la guerre agissante. En l'air, un chapelet de « saucisses », gros frelons immobiles et menaçants. A l'horizon, d'énormes éclatements d'obus, geysers de fumée noire. Soudain, une prodigieuse détonation qu'un énorme jet de chalumeau oxydrique a précédée, à quelques centaines de mètres de la route : deux monstres de l'A.L.G.P., auxquels nous allons rendre visite et dont nous voyons l'obus monter lourdement dans le ciel, aussi nettement visible qu'un caillou lancé par un enfant.

Puis nos voitures grimpent, et voici le panorama sublime dans lequel se sont jouées les destinées du pays. A notre droite, Verdun, à qui les tours presque intactes de sa cathédrale donnent l'air, de loin, d'être intacte elle-même. Devant nous, au delà de la Meuse flexueuse et brodée de petits peupliers, les collines, les bois, les forêts et les cotes dont le bruit déjà et palpitant, malgré le grand soleil, de leurs rapides qui éclipsent les belles couleurs diurnes : se quins ou paillettes de clinquant sur un tissu de soie verte, au premier plan, de velours gris et rose dans le fond. Voici donc, brusquement réalisée à nos yeux, cette carte de la grande bataille que plusieurs de nous ne connaissions encore que graphiquement, ainsi qu'on sait un livre de la géométrie. La rétine en vibre comme vibre le tympan sous le premier coup de 400...

Le soir tombant, nous allons reconnaître l'observatoire d'où il nous sera permis, dans quelques heures, de voir l'attaque. Traversée d'une portion de Verdun ; bond rapide, par une route « malsaine », jusqu'à la première côte, que nous escaladons à pied. En se retournant, quelle vision douloureuse ! quelle crispation des poings !... Toutes les maisons de la ville qu'on aperçoit, toutes celles du village situé dans le bas, éventrées une à une et du même côté, font comme un immense jeu de passe-boules où quelque géant pourrait jeter, en guise de paumes, de nouveaux obus...

Second acte. A deux heures du matin, un sous-officier nous réveille dans les petites turnes de la citadelle où nous avons couché deux par deux, superposés en compagnons de sleeping. Les voitures ont repris la voie aléatoire, en klaxonnant discrètement sur la gauche d'un convoi. A notre droite, quelques éclatements ; sur la route même, un empêtrement obscur de caissons brisés et de bêtes lacérées par une récente « arrivée ». Le masque tout prêt, en scapulaire, car on nous a prévenus que cette bataille serait la « bataille des gaz », et nous avons tous des hallucinations d'odeurs, de picotements.

Enfin, nous voici, à trois ou quatre, devant le secteur de spectacle qui nous est attribué, sur la rive droite. Ce spectacle ne se décrit plus. « La guerre n'est pas matière à littérature », a dit le romancier Clermont, tué cependant avant d'avoir assisté à de tels sabbats. Ou plutôt, si la plume peut monter, à la rigueur, ce fourmillement de leurs polychromes, multiformes, insectes zigzaguant dans la nuit lucioles frénétiques de ces nuits terribles, elle ne peut rien pour traduire l'orchestration touffue, les rythmes entrecroisés, les crescendos furieux de tant de détonations diverses, jusqu'à ce piano relatif, — plus angoissant que le précédent vacarme, — qui précède l'heure h du petit jour, la seconde décisive du bondissement hors de la tranchée.

Emotion suprême, par cela même qu'elle n'est plus faite que d'inconnu, d'invisible, la fumée et le brouillard cachant tout. Mais songer, alors, qu'ils sortent, qu'ils partent à travers le tir de barrage, les beaux petits gars sanguins, dépoitrillés, blagueurs et quelques-uns chantants, que je voyais, l'autre soir, traverser en camions la ville où je campe — et qui savaient où ils allaient...

Aussi, quelle hâte de redescendre vers la maison mystérieuse, bien défilée, « cerveau de l'armée », où l'on calmera notre angoisse crispée en nous donnant les premières précisions. Notre canon, qui a régulièrement allongé son tir, les messages d'avions, les pigeons-

voyageurs, tout concourt déjà à certifier que, sur les deux rives, l'avance a été régulière, relativement considérable. Joie de retrouver quelque certitude sur une carte sablée, minule par minute, de coups de crayon bleu, griffonnée d'inscriptions sommaires.

Et voici, plus tangibles encore, quelques blessés légers qui, sans phrases, presque sans mots, disent l'essentiel. Voici enfin des prisonniers anéantis, sidérés, et l'anecdote finale, qui serait d'un joli symbolisme si cette guerre pouvait se traiter à coups de symboles.

Un jeune sous-lieutenant allemand (le seul sous-lieutenant d'active qui reste, nous dit-il, dans son régiment) vient d'être fraîchement cueilli, avec une douzaine de ses hommes. Sous le casque boche, pareil à celui des francs-archers de Charles VII, il a un mince et triste visage d'étudiant pauvre, habité des restaurants à vingt-trois sous. Et, lorsqu'on lui donne l'ordre de prendre la tête du détachement à évacuer, il implore timidement de rester en arrière et de le suivre en pion honteux.

Oui, ce n'est qu'une anecdote. Tout de même, en 1916 encore, un officier de l'active eût été moins piteusement modeste. Le canon, à cette dose, quel « déboureur de crânes » !...

Georges Rozet

MM. Painlevé et Albert Thomas à l'armée de Verdun

M. Painlevé, ministre de la guerre, et M. Albert Thomas, ministre de l'armement, se sont rendus lundi matin aux armées.

Après avoir été reçus par le général Guillaumat à son quartier général, ils ont visité des observatoires, d'où ils ont vu la bataille qui se déroule sur les deux rives de la Meuse.

L'ŒUVRE militaire

Les belles nuits du front

C'est un secteur qui n'est point précisément de tout repos. Après y avoir attendu tout le jour — ceci se passe le 30 juillet dernier — une attaque qui ne s'est pas déclenchée, les hommes se mettent au travail, dès la nuit tombée, sous un bombardement intermittent. Il s'agit de procéder au nettoyage d'un boyau que l'eau a envahi. Tâche accablante, sous la pluie qui tombe, avec, de-ci de-là, des marnites qui assourdissent, et des fusées éclairantes qui, brusquement, de leur lueur éblouissante, semblent figer la vie des équipes, qui s'aplatissent dans la boue et s'immobilisent. Enfin, à trois heures, la troupe est ramenée dans ses abris. On boit le jus et la gnôle ; on s'endort.

4 heures. — La section dort à poings fermés, effondrée de sommeil et de fatigue. Survient un agent de liaison, porteur d'une note, qui réveille tout le monde. Il s'agit de fournir un renseignement « urgent » : l'état nominal des hommes et leur situation de famille. L'état a été fourni maintes fois, mais peu importe. On le réclame à nouveau. Il faut donc le donner encore, et sur-le-champ. Les soldats se rendorment en maugréant, plus fatigués que quand ils se sont couchés.

4 heures 40. — Nouvel agent de liaison. Autre renseignement « urgent » réclamé. L'adjudant-chef est contraint encore de passer dans les abris pour mettre tout le monde sur pied. Cette fois il faut donner, sans attendre une minute, l'état des anciens blessés qui n'ont pas encore touché l'insigne spécial. Les hommes essaient de se rendormir. Certains y réussissent ; d'autres pas. Et il en est tous les jours, ou plutôt toutes les nuits, ainsi. Voilà comment on entend le repos nocturne dans certaine unité dont le numéro est au bout de ma plume. Ne pourrait-on l'organiser autrement ?

Il est entendu que la guerre a de terribles exigences, et que bien rares sont, dans les troupes en secteur, les nuits calmes et reposantes. Mais n'est-ce pas une raison pour éviter de troubler le sommeil des soldats par des incidents sans utilité, pendant les rares heures où il leur est possible d'en goûter ? Pourquoi cette manie, dans l'armée, de toujours exiger d'urgence les renseignements même les plus futiles ? Pourquoi ne pas attendre, pour dresser des états le plus souvent complètement inutiles, que les troupes qui doivent les fournir soient réveillées ? Le sommeil — tous les médecins le déclarent — est indispensable tout autant à la santé morale des hommes qu'à leur santé physique. Qu'on s'efforce donc d'en donner le plus possible aux troupes, au lieu de s'ingénier, par des procédés ridicules, à le troubler constamment.

Mertimer-Mégret

LE "TIP" remplace le Beurre

Aug. Pellerin, 82, r. Rambuteau (1^{er} 80 le 1/2 kg.)

Les menées allemandes en Argentine

Buenos-Ayres, 20 août. — Le promoteur principal de la récente grève de la compagnie du chemin de fer central argentin serait l'agitateur allemand von Lübeck, bien connu de la police américaine.

LES DIPLOMES DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ET PRIMAIRE SUPÉRIEUR

On peut se préparer chez soi, à peu de frais et dans le minimum de temps, à tous les examens de l'enseignement primaire ou primaire supérieur : Brevets, Professeurs, C. A. P., etc., en suivant les cours de l'école Universelle par correspondance de Paris dont les élèves ont été reçus par milliers aux divers examens et concours. — Brochure franco. — Rue Chardin (16).

LA PRÉSENTE GUERRE rendra l'Alsace-Lorraine à la France

DÉCLARATION des sociétés alsaciennes-lorraines

Par la présente déclaration, les représentants des Sociétés alsaciennes-lorraines tiennent à proclamer une fois de plus que l'Alsace et la Lorraine veulent être françaises.

La Lorraine, dont toute une fraction — le pays messin — était française depuis 1552, a été entièrement réunie à la France, dont elle avait toujours parlé la langue, en 1766.

Quant à l'Alsace, pratiquement indépendante jusqu'à la fin du milieu de l'empire romain, elle a été rendue française dans sa presque totalité, en 1648, par les traités de Westphalie. Elle l'est devenue tout entière en 1789, par l'incorporation librement consentie de la République de Mulhouse.

Au 14 juillet 1790, les Fédérés du Rhin qui représentaient l'Alsace et la Lorraine à la grande fête de l'Unité française juraient de « demeurer unis à tous les Français par les liens indissolubles de la Fraternité ». Depuis lors les sentiments des deux provinces n'ont pas changé.

C'est malgré elle que l'Alsace-Lorraine a été cédée à l'Allemagne en 1871. Aux élections du 8 février 1871, elle a donné mandat aux 36 députés qu'elle nommait, alors que les Prussiens occupaient son territoire, de protester contre tout projet d'annexion à l'Allemagne et d'affirmer son éternel attachement à la France. Ses représentants se sont acquittés de ce mandat en soumettant à l'Assemblée Nationale, à Bordeaux, le 16 février 1871, la Déclaration, signée d'eux tous, qui commençait ainsi :

L'Alsace et la Lorraine ne veulent pas être aliénées.

Associées depuis plus de deux siècles à la France, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ces deux provinces, sans cesse exposées aux coups de l'ennemi, se sont constamment sacrifiées pour la grandeur nationale; elles ont scellé de leur sang l'indissoluble pacte qui les rattache à l'Unité française. Mises aujourd'hui en question par les prétentions étrangères, elles affirment par leurs votes les obstacles et tous les dangers, sous le joug même de l'envahisseur, leur inébranlable fidélité.

Tous unanimes, les citoyens demeurés dans leurs foyers comme les soldats accourus sous les drapeaux, les uns en votant, les autres en combattant, signifient à l'Allemagne et au monde l'immuable volonté de l'Alsace et de la Lorraine de rester terre française.

La même déclaration concluait :

En foi de quoi nous prenons nos concitoyens de France, les gouvernements et les peuples du monde entier, à témoin que nous tenons d'avance pour nuls et non avenue tous actes et traités, vote ou plébiscite, qui consentiraient abandon en faveur de l'étranger de tout ou partie de nos provinces de l'Alsace et de la Lorraine.

Nous proclamons, par les présentes, à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française, et nous jurons tant pour nous que pour nos commettants, nos enfants et leurs descendants, de le revendiquer éternellement et par toutes les voies envers et contre tous usurpateurs.

Et quand, le 1^{er} mars 1871, l'Assemblée eut été contrainte de voter les préliminaires de paix et de consentir à l'abandon de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, les députés des deux provinces, avant de quitter la salle des séances, firent entendre cette dernière et unanime protestation :

Nous déclarons encore une fois nul et non avenue un pacte qui dispose de nous sans notre consentement.

La revendication de nos droits reste à jamais ouverte à tous et à chacun dans la

forme et dans la mesure que notre conscience nous dictera.

Au moment de quitter cette enceinte où notre dignité ne nous permet plus de séjournier, et malgré l'amerume de notre douleur, la pensée suprême que nous trouvons au fond de nos cœurs est une pensée de reconnaissance pour ceux qui, pendant six mois, n'ont pas cessé de nous défendre, et d'inaliénable attachement à la Patrie dont nous sommes violemment arrachés.

Nous vous suivrons de nos vœux et nous attendrons, avec une confiance entière dans l'avenir, que la France régénérée reprenne le cours de sa grande destinée.

Vos frères d'Alsace et de Lorraine, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France, absente de leurs foyers, une affection filiale jusqu'au jour où ils viendront y reprendre leur place.

Les Alsaciens-Lorrains ont fidèlement tenu cet engagement.

Bien qu'environ 400.000 d'entre eux aient, de 1871 à 1914, préféré quitter la terre natale plutôt que de subir les brutalités du conquérant; bien que l'Allemagne ait favorisé l'établissement d'un nombre équivalent d'immigrés, soutenus par une nombreuse armée d'occupation, l'Alsace-Lorraine n'a pas cessé de protester contre l'annexion, soit à Berlin, par la voix des députés qu'elle envoyait au Reichstag, soit sur place, par une opposition qui s'est manifestée sous toutes les formes : désertions, fidélités à la langue française, refus constant de connaître l'envahisseur. A mesure que le temps a passé, elle s'est faite plus forte. A la veille encore de la guerre, les gouvernants de l'Allemagne étaient unanimes à constater, avec colère, l'échec de la germanisation. L'un d'entre eux, en 1913, résumait leur pensée par ces mots : « Nous campons sur un sol hostile ».

Les désertions qui, depuis 1914, se sont produites par dizaines de mille dans les régiments recrutés en Alsace-Lorraine, les trois mille ans de prison prononcés dans l'espace d'un an à l'encontre des Alsaciens-Lorrains suspects de sympathie pour la France, suffisent à illustrer les sentiments que les deux provinces nourrissent à l'égard de l'Allemagne.

La présente guerre rendra l'Alsace-Lorraine à la France. Elle la lui rendra purement et simplement, sans transactions, sans plébiscite. Les Alsaciens-Lorrains ne sauraient admettre que leur qualité de Français soit mise en question. Leurs représentants ont proclamé en 1871 que leur droit était inviolable. Ni le traité de Francfort, d'ailleurs échiré par l'Allemagne elle-même en août 1914, ni les quarante-quatre ans passés sous la domination allemande n'ont porté atteinte à ce droit imprescriptible. Il subsiste tout entier. Il n'a pas plus besoin d'être confirmé que n'a besoin de l'être le grand principe qui domine cette guerre — le principe même du droit. Plus que qui que ce soit sur la terre, nous sommes, nous, Alsaciens-Lorrains, l'expression vivante de ce principe. Nous avons trop souffert de le voir méconnu pour admettre qu'aucune condition soit mise à son rétablissement.

Comité d'Etudes Economiques et Administratives relatives à l'Alsace-Lorraine.
Le président : JULES SIEGFRIED.

Association Générale d'Alsace-Lorraine.
Le président : CH. BAUME.

Société de Protection des Alsaciens-Lorrains.
Le président : COMTE D'HAUSSONVILLE.

Fédération des Sociétés Alsaciennes-Lorraines de France et des Colonies.
Le président : J. SANDEUR.

Ligue Républicaine d'Alsace-Lorraine.
Le président : CH. ANDLER.

Société des Patriotes de la Moselle.
Le président : VUILLAUME.

Union Amicale d'Alsace-Lorraine.
Le président : L. AMERUSTER.

La Lyre Alsace-Lorraine de Paris.
Le président : L. REINHOLD.

Société de Secours Mutuels des Alsaciens-Lorrains.
Le président : A. WALTER.

Société de Prévoyance et de Secours Mutuels des Alsaciens-Lorrains.
Le président : N. NIESSEN.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

L'opinion de la presse

Le Giornale d'Italia écrit :

« Nous ne commettrons pas l'erreur d'exagérer le succès de la brillante offensive anglo-française en Flandre, ni d'amplifier les possibilités de grandes victoires sur notre front. Nos alliés se contenteront de battre en brèche l'ennemi jour par jour, d'en épuiser les forces et de lui arracher l'une après l'autre les positions organisées au prix d'un effort long et tenace. Sur notre front, l'objectif immédiat est d'abattre la seconde ligne qui défend Trieste, Tignes qui s'appuie sur le mont Santo et sur Herma. Ces opérations coordonnées ont eu pour premier résultat de paralyser presque complètement l'avance écrasante des Austro-Allemands en Galicie et en Roumanie. Elles ont ainsi empêché la dissolution de l'armée russe. Quand les armées russo-roumaines auront achevé de se réorganiser, la tâche de Hindenburg deviendra singulièrement difficile. »

Le Corriere d'Italia écrit :

« Notre offensive actuelle a des proportions plus vastes que la précédente. Elle tend à élargir nos positions en avant vers le haut de l'Isone et plus particulièrement à assaillir l'ennemi sur des positions qu'il tient fortement depuis le début de la guerre. La première poussée de l'offensive se développe au nord de Plava, mais le développement du feu de l'artillerie, qui s'étend jusqu'à la mer, laisse entendre que ce premier bond de notre infanterie ne représente qu'une partie d'une plus vaste action. Pour le moment, l'importance de l'offensive consiste essentiellement dans ce fait que nos troupes ont réussi à passer l'Isone dans la région de Tolmino et menacent ainsi d'envahir l'ennemi. Celui-ci ne peut pas se faire d'illusion sur l'ampleur de notre action, et l'incertitude où il se trouve encore du point sur lequel s'abattra tout le poids de l'attaque constitue certainement un terrible cauchemar pour l'état-major de Bordevitch. »

Les escroqueries de Rabbat

Le juge Guichardon vient de transmettre au parquet les dossiers relatifs aux plaintes de MM. Farges et Escouffé contre le financier Gabriel Rabbat. Le magistrat instructeur interrogera prochainement Rabbat au sujet des autres plaintes déposées contre lui.

Les revendications des boulangers

La boulangerie tiendra aujourd'hui (22 août), 10, rue de Lancry, à 17 heures, une réunion générale de la corporation, dans le double but de voter la déchéance du conseil d'administration de la Chambre syndicale patronale, et de présenter aux pouvoirs publics un certain nombre de vœux, concernant le carnet de pain, le pain chaud, le pain long de 25 centimes, le rejet des succédanés.

Le pain de pommes de terre

Lyon, 21 août. — M. Viollette, ministre du ravitaillement, a autorisé la livraison à la ville de Lyon d'un contingent de farine blutée à 70 % afin de faire en grand, dans sept boulangeries lyonnaises, une expérience de fabrication de pain additionné de pommes de terre.

Les pâtes alimentaires

Le prix qu'on devra les payer

A la suite d'un nouvel examen des conditions de la fabrication des semoules et pâtes alimentaires, le ministre du ravitaillement général a réuni dans son cabinet les représentants des industries intéressées. Après explications, le ministre a décidé que le prix de revient de la semoule pourrait être ramené de 86 francs à 77 francs et que l'écart de fabrication pour les fabricants de pâtes pourrait être ramené de 58 francs à 50 francs pour les quantités en caisses.

En conséquence, M. Viollette va ramener les prix à : 118 francs pour le quintal en vrac à l'usine ;

133 francs pour le quintal en caisse, gare départ ;

158 francs pour le quintal en paquets de 500 grammes, gare départ ;

163 francs pour le quintal en paquets de 250 grammes, gare départ.

Il est entendu que ces nouveaux prix ne s'entendent que pour les pâtes qui seront fabriquées lorsque les usines, presque toutes en chômage pour le moment, recommenceront à recevoir les blés provenant de la nouvelle récolte, c'est-à-dire vers le 15 septembre.

La défense des bonnes mœurs en Autriche

L'organe socialiste autrichien, l'Arbeiter Zeitung, proteste énergiquement contre une condamnation bizarre qui vient d'être infligée à la baronne Gaisberg-Helfenberg d'Avestin. Cette jeune femme, qui a vingt-cinq ans, a eu un enfant d'un prisonnier français qui travaillait dans son château, en août 1915.

Elle a protesté de son innocence, affirmant que le prisonnier avait usé de violence. Mais il fut prouvé que c'était faux. Le tribunal d'Heilbronn a condamné la baronne à cinq mois de prison.

« C'est encore une preuve de barbarie », dit le journal socialiste.

En vente à L'ŒUVRE :

- Jaurès (nouvelle édition), par Gustave Téry 3 50
 - L'Armée des Camions, par Georges Rozet (illustrations de HAUPT) 0 60
 - Les Mémoires d'un Rat, par Pierre Chaîne (illustrations de HAUPT) 0 95
- Envoi franco contre mandat-poste.

UN ACCIDENT BOULEVARD DE LA MADELEINE

Hier après-midi, les promeneurs qui passaient sur le boulevard de la Madeleine ont eu un moment d'émotion intense.

Deux camions automobiles lourdement chargés de dynamos remontaient le boulevard dans la direction de la rue Royale, quand soudain l'avant du second véhicule vint heurter assez violemment une des roues du premier.

L'automobile fit alors une formidable embardée, monta sur le trottoir, faisant fuir devant elle les passants effarés, et, passant entre deux arbres, elle vint donner de l'avant dans la devanture du magasin d'habillement de l'English Warehouse, brisant une glace et mettant en miettes les objets disposés dans la vitrine.

Fort heureusement, tout se borna à des dégâts matériels.

L'ACTION DES TANKS pendant la bataille des Flandres

Londres, 21 août. — Les correspondants de presse au front britannique décrivent une attaque qui fut exécutée le 19 août contre une série de redoutes ennemies en béton armé, au delà de Saint-Julien, par les tanks, agissant seuls sans l'appui de l'infanterie.

Ce fut, dit l'un des correspondants, un duel entre les cuirassés terrestres et les foras en béton : ces derniers furent vaincus. Avant que les Allemands eussent pu se rendre compte de ce qui se passait, un tank était au seuil de leur porte. Dans bien des cas, la seule vue du monstre suffit à amener la reddition de la place, surtout lorsqu'un second tank s'était chargé de surveiller les issues de derrière. La panique s'étendit à des positions situées fort loin, dont on vit les garnisons s'enfuir. L'infanterie britannique ne s'avança que pour recueillir les prisonniers faits par les tanks et pour occuper les redoutes conquises.

LE BLUTAGE DES FARINES

Toulouse, 21 août. — M. Cazassus, député de Saint-Gaudens, adresse à M. Viollette, ministre du ravitaillement, une lettre dans laquelle il lui fait remarquer qu'à la suite d'un examen attentif des divers procès correctionnels intentés aux meuniers, il a acquis la conviction que le blutage à 85 % est matériellement impossible et qu'il doit être fixé entre 77 et 80 %.

COCHON INTERROGÉ

Le déserteur Cochon a été interrogé, hier, par le capitaine-rapporteur Bouchardon, en présence du secrétaire de M. Charles-Philippe, son défenseur.

Ce premier interrogatoire de fond a été très court. Cochon se sentant souffrant a demandé au capitaine Bouchardon de remettre à plus tard la suite de son audition.

Le magistrat a fait droit à sa requête et l'a fait ramener à la prison du Cherche-Midi où Cochon a fait aussitôt demander au major de venir le visiter.

L'inculpation relevée contre le secrétaire du Syndicat des Locataires est celle de désertion à l'intérieur qui prévoit une peine allant de deux à cinq ans de travaux publics pouvant être transformés en prison avec le bénéfice des circonstances atténuantes.

Aux Halles

Les arrivages d'hier

67.000 kilos de marée, 83.290 kilos de beurre et 1.150 colis de camemberts sont arrivés hier aux Halles.

Pour le poisson, 215 ventes au détail (500 kilos) ont été effectuées. Les transactions furent très actives et les prix maxima ont été atteints pour toutes les espèces portées au tableau des cours.

3.372 kilos de marée ont été mis en resserie.

On trouve L'ŒUVRE chez tous les marchands de journaux. Pourtant on ne la trouve pas toujours en quantité suffisante, la crise du papier nous obligeant à réduire notre tirage. Mais on est sûr de trouver L'ŒUVRE chez soi tous les matins en remplissant la formule suivante :

Je souscris
Demeurant à
Déclare m'abonner pour un an pour six mois } à L'ŒUVRE

Signature.

Il suffit de remplir ce coupon et de l'envoyer, accompagné d'un mandat de 24 francs (ou de 12 francs pour 6 mois) à l'administrateur de L'ŒUVRE, 25, rue Royale, Paris.

Feuilleton de L'ŒUVRE du mercredi 22 août 1917. — N° 34.

LA TERRE NATALE

PAR VICTOR MARGUERITTE

TROISIÈME PARTIE

III (Suite)

— J'ai bien envie de partir immédiatement, de façon à être rue Saint-Dominique demain matin.

— Rue Saint-Dominique ? demanda Elmira. Pourquoi faire ?

Jean baissa sa mère au front, et avec un petit sourire à l'adresse de Jacqueline :

— Tiens, m'engager !

— T'engager ? fit Elmira.

Ses larmes jaillirent. Elle pensait : « Rien ne l'y force. » Mais elle pensait aussi : « C'est bien, ce qu'il fait là. » Et, partagée entre l'orgueil et la crainte, elle pleurait, tout simplement. M. Miron tressaillait, les yeux humides. Il se raidissait contre l'émotion non contre la surprise, il était sûr du réflexe de son second fils. Et, lorsque Elmira eut étreint le jeune homme, qui gentiment réconfortait, il dit d'une voix étranglée :

— Embrasse-moi, petit !

Puis il échangea avec Pedro un long regard qui, de l'âme, revint tendrement au cadet. Alors, la cousine Félicie s'était trompée : les Miron du château valaient ceux de la ferme. Jean, pour couper court à la scène, déjà blaguait :

— Dis-donc, Pablo, ton engin neuf, je te le rachète ! Il faut être monté, pour ouvrir la chasse.

Pleine d'une terreur mêlée d'extase, Jacqueline déjà suivait, en plein ciel, le fulgu-

rant essor du grand oiseau. Sur l'azur doré du couchant il volait, avec l'âme héroïque de Jean, vers le soleil de la victoire. Alice et Townsend, concertant leur départ, causaient à l'écart, avec les frères. Jean s'éloignait en discutant avec M. Miron et Pedro.

Pablo, songeur, les observait. Il entendait son père qui disait à Jean :

— Prends l'air de Pablo, je te le donne. Il s'en recommandera un, après la guerre.

Ainsi personne ne s'occupait de ce qu'il pouvait penser, pas plus son père que Jean ! On disposait, sans le consulter, de son appareil. Comme si dans ses mains la souple et solide machine ne pouvait être bonne à rien ! Il saurait s'en servir, après tout, aussi bien que n'importe qui.

Pourquoi, du moment que Jean s'engageait comme pilote, n'en ferait-il pas autant ? L'idée l'enchantait. Il s'étonna de ne l'avoir pas eue plus tôt. Ce serait très intéressant. Beaucoup plus que de servir comme aide-chirurgien, dans une clinique civile. A la perspective de cette existence imprévue, brusquement ouverte, il rit d'aise tout seul. Aucune idée de devoir ne se liait à son projet. Encore moins que son père, et malgré que le droit du sang l'atteignit, tout comme son père, il ne se jugeait astreint à aucune obligation militaire, en France. N'était-il pas plus argentin encore ? Argentin à la deuxième puissance, de par le droit réitéré du sol ? Du moins s'en targuait-il, avec cet amour-propre national qui est le ciment des races sud-américaines. Il n'eût pas troqué ses diplômes de la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres contre ceux de Paris. Et cependant, il ne se doutait guère que le projet qui tout à coup lui souriait, sans raisons profondes apparentes, c'était l'exemple de Jean qui venait, seul, de le déterminer, et que, cet exemple, les mêmes causes qui l'avaient précisément déterminé, à son tour, le poussaient, lui, Pablo, à le suivre. Il eût été

bien surpris si on lui eût dit que, dans la spontanéité de son élan, une volonté lointaine se dédoublait, comme un ressort, la volonté têtue de la bonne Lorraine, Nanou.

« Il faut aller au secours de la patrie ! » avait-elle dit jadis de sa voix grave, en contant l'histoire de Jeanne d'Arc. L'écho répondait. C'étaient les grains qu'un à un elle avait de la sorte éparpillés, du même geste inlassable, dans ces âmes muables, c'était la semence enfouie dans le champ mystérieux de l'enfance, qui avait grandi, fructifié. Du germe des paroles naissait l'épi des actes. Elle avait formé deux enfants. La France recueillait deux soldats.

Machinalement, Pablo s'était dirigé vers les remises. Comment sa mère allait-elle prendre cela ? En attendant, il allait toujours vérifier si l'on avait grâssé l'auto et donner des ordres pour l'essence. Il venait de pénétrer dans l'un des garages où, luisante, la torpédo allongeait son châssis net, l'émail d'une carrosserie irréprochable. Des voix s'élevaient, grasses ; toute une discussion dans la remise voisine. On ne l'avait pas entendu arriver. Sans y prendre garde d'abord, il écouta, négligemment, puis pâle, les poings serrés.

« Les singes, mon vieux, c'est tous les mêmes. » Il reconnut à l'accent faubourien, éraillé, le chauffeur des Townsend. « C'est des vaches. » L'injure fluait, comme un crachant. Ces singes qui se muient en vaches, c'était drôle ! Mais, péremptoire, un autre justicier déclara : « C'est comme les miens. C'est riche à crever. Et ça épouche sur tout ! Les pueus, les bidons... Rien à gratter... Ah ! misère !... » Ce ton sifflant, dédaigneux, Pablo eut une stupeur. Eh mais, c'était le mécanicien argentin qui venait de donner mille francs, pour aider sa femme à s'établir blanchisseuse. L'homme continuait : « Et ça dit avoir du sang de Français. Je l'en fiche. Du sang de navets ! C'est de la rastaquouille. Ça a les foies, j'te parie-qu'un premier coup de

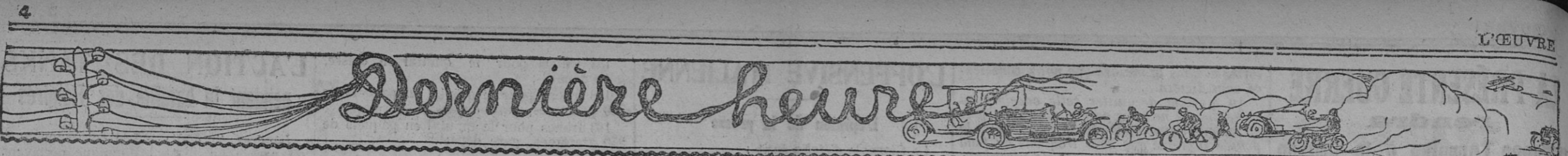
fusil ça va se carapater avec la colique... Fait bon dans leur patelin. D'l'autre côté d'l'eau... » Pablo recula, comme s'il eût reçu au visage le soufflet fétide d'une bouche d'égoût. Les misérables ! Il balança s'il leur tomberait dessus... Les voix vomissaient toujours : « Qu'est-ce que tu deviens, toi, Miron ? — Moi, pas d'accrét. Réformé, mon bon. — T'en as une veine ! — Et toi, Townsend ? — Moi ? mobilisé le troisième jour, dans l'auxi. Ça peut aller... » Pablo eut un haut-le-cœur, et se ravisa. C'était cela, l'envers des rapports entre maîtres et valets ? Il chercha le mot : oui, des valets ! Mais il touchait là le rebut et il se calma en pensant : Bassesse égale lâcheté. Il s'éloigna en sifflant un air très haut. Les voix s'abaissaient, coupées net. Il n'emportait pas moins, en pleine chair, leur cruauté, ignoble atteinte.

Non, cent fois non ! Ni lui, ni le père ne méritaient cet outrage. N'avait-il pas décidé lui-même, tout à l'heure, de s'engager comme Jean ? Pour rien, pour le plaisir ! Il rejetait comme une ordure l'insinuation honteuse. Pourlant, captieuse, elle se glissait, s'installait en lui.

Ces brutes, certainement, ne pouvaient juger les raisons qui guidaient un Pedro Miron. Pablo se sentait fier d'en porter le nom, autant pour sa renommée argentine, que pour la façon dont son père l'illustrait. Filialement il admirait cette volonté probe, droite, cette intelligence claire. L'esprit les liait, plus que le cœur. Pablo, comme tous ses jeunes compatriotes, avait grandi indépendant ; la chaude adoration de sa mère même l'avait choqué sans l'attirer. Aussi n'était-ce pas en cette minute le sentiment qui en lui palpitait, mais une pensée qui sonnait. Toutes les causes qui motivaient le retour de son père en Argentine, si impérieuses et si justes fussent-elles, n'empêchaient point l'effet, et le fait : fils de Français, Pedro Miron allait quitter la France, à l'heure même où la France était attaquée.

Mais, puisque lui, Pablo, volontairement s'offrait ? Homme pour homme... Un travail obscur se faisait dans sa conscience. Et la réflexion lui souffla : « Non, cela n'a point de rapport ! Il y a eu, dans ton élan, quelque chose d'irréfléchi. Le parti t'a plu. C'est ton égoïsme qui t'a décidé. Le remplacement n'aurait de signification, de valeur, que s'il était plus que consenti : volontaire ! Ne te satisfais pas d'un don à la légère. Il ne serait pas digne de toi, ni de la solemnité de l'heure. Sache pourquoi tu te donnes. Spontanément, oui, mais gravement, religieusement... C'est une dette que tu acquies. Non pas une dette personnelle, mais une dette souscrite par les tiens, ceux de la race depuis la nuit des temps, et que tu reconnaissais. Toi et ton père, vous ne devez rien devant le tribunal dont légalement, matériellement, moralement vous relevez. Et cependant ne devez-vous pas une partie et, qui sait ? le meilleur de vous-mêmes, au regard d'une autre tribunal, celui-là même auquel vous échappez ?... Absous et couverts par l'Argentine, ne redoutez-vous rien du jugement de la France ?... L'orgueil natif protesta. Non, Pablo ne redoutait rien, du jugement de ses lois. Le même instinct de fier qui réclamait de lui, après le coup de fouet de l'insulte, un choix raisonné lui persuadait que son choix, en même temps, était libre. Il ne pouvait être beau que s'il était libre.

Il buta contre une marche et releva la tête. Il se retrouvait devant l'escalier descendant des salons à la terrasse. Avec surprise, il contempla, comme s'il leur trouvait un aspect différent, les belles lignes du paysage, l'encadrement des parterres autour des bassins que les derniers rayons du soleil empourpraient, la masse assombrée du Bois-Doré, dans l'or flottant du crépuscule. Le bruit d'une conversation venait du cabinet de travail ; son grand-père, son père et sa mère étaient là... Alors, c'était à souhait !... (A suivre)



La situation extérieure

Le nouveau ministère hongrois Le "Livre blanc" grec

Ainsi que nous l'annoncions hier, M. Alexandre Weckerlé a été chargé par l'empereur Charles de remplacer le comte Esterhazy. Le nouveau président du conseil est un des personnages les plus connus de la politique hongroise : longtemps ministre directeur, depuis 1892 d'abord, en 1906-1909 ensuite, il est l'homme qui a usé les difficultés en ayant l'air de s'appliquer à les résoudre. La difficulté du moment, c'est la réforme électorale, qu'il faut promettre beaucoup et tenir le moins possible — car la majorité du Parlement hongrois, toujours celle du comte Tisza, y est hostile et une dissolution serait, présentement, fort périlleuse.

M. Weckerlé pourra-t-il se contenter d'apparences ? MM. Vassonyi et Bathanyai lui seraient-ils éternels ou s'obstineraient-ils à réclamer la réforme sérieuse qui est la raison d'être de leur existence politique ? Des événements proches nous le diront sans doute. Mais, si vraiment Charles I^{er} veut émanciper ses peuples, il doit reconnaître que les bénéficiaires du dualisme, Allemands et Magyars, sont, sur la route de ses intentions, un bien lourd poids mort.

Le Livre Blanc grec livre au monde les preuves indéniables de la longue trahison du roi Constantin : trahison envers les Serbes, que ce triste souverain s'apprêtait à frapper dans le dos tandis que les Austro-Allemands les attaquaient de face ; trahison envers les puissances protectrices de la Grèce, car le roi n'a refusé à son impérial beau-frère que la mobilisation immédiate et à fait de sa capitale, dès le début de la guerre, un point d'appui des intrigues germaniques. La trahison n'est pas moins patente envers ses propres sujets, puisqu'il a vendu aux Bulgares une partie du territoire que le sang de ses soldats avait conquis à sa couronne.

M. Politis, ministre des affaires étrangères de la Grèce régénérée, disait justement que ce Livre Blanc devrait être appelé plutôt le "Livre noir" tant il découvre les ténèbres de félonie sous lesquelles était accablée la Grèce. Les dernières dépêches d'Athènes nous laissent penser que, malgré tout, le parti germanophile n'a pas désarmé : les chefs de l'opposition, au Parlement, ont décidé de soutenir une campagne opiniâtre contre la publication du Livre Blanc, ou plutôt contre M. Venizelos, dont la primauté marque la fin de leur règne. On croit que le président du conseil, après avoir répété à ses adversaires qu'il est en même temps les calomnieux de la patrie, demandera contre les traités la nécessaire sanction d'une haute-cour. — H. L.

Les projets de M. Weckerlé

Berne, 21 août. — Le Bureau de correspondance viennois du 21 assure que la retraite du ministre-président ne provoquera aucun changement dans le programme qui fut adopté par son cabinet.

Le premier soin de M. Weckerlé sera de présenter au début de la session d'automne un projet de loi sur la réforme électorale. M. Weckerlé étant très populaire dans tous les partis, on espère qu'une fraction qui groupait la réforme électorale et votera pour le projet présenté par M. Weckerlé.

Si cet espoir se réalise, la Chambre actuelle sera en mesure de faire aboutir ce projet sans qu'il soit nécessaire de recourir à de nouvelles élections.

Les Etats-Unis réquisitionnent les navires norvégiens

Londres, 21 août. — D'après une dépêche de Christiania au Times, le gouvernement américain paraît résolu à réquisitionner les navires norvégiens qui se trouvent actuellement dans les ports des Etats-Unis. Ces navires seront employés en dehors de la zone dangereuse et rendus à la Norvège six mois après la conclusion de la paix.

LE BILAN du mouvement espagnol

Madrid, 21 août. — Il semble maintenant que toute agitation ait cessé. Les nouvelles reçues de province sont des plus rassurantes. La vie normale a repris à Bilbao. Au Ferrol, les ouvriers de l'arsenal ont repris leur travail.

Et, dès lors, on peut indiquer le nombre des victimes produites par ces événements. Les renseignements officiels accusent jusqu'à présent les chiffres suivants :

Morts : 37 à Barcelone, 12 à Madrid, 328 à Bilbao, 4 à Nerva, 1 dans quelques autres villes.

Le nombre des blessés est difficile à préciser : les renseignements que l'on possède accusent environ une centaine de blessés à Madrid et un nombre plus sévère à Barcelone.

M. Dato, président du Conseil, s'est rendu à Santander pour aller conférer avec le roi.

Comment furent arrêtés à Madrid les "meneurs de grèves"

Saint-Sébastien, 21 août. — Les journaux espagnols sont autorisés aujourd'hui à donner quelques détails sur l'arrestation des meneurs de grèves qui fut opérée dès le début du mouvement par la police de Madrid. On en avait jusqu'à présent raconté des détails romanesques : hommes trouvés sous des matelas, femmes cachées dans des placards.

En réalité, la police madrilène connaissait parfaitement l'existence d'un comité révolutionnaire, mais elle ne savait pas où il s'abritait. Quand les agents se présentèrent, le comité était à table. Personne ne se dissimula ou ne tenta de résister. Un des agents ayant dit à un des révolutionnaires qu'il ne serait pas retenu longtemps devant les magistrats enquêteurs, l'homme répondit : « C'est beaucoup plus grave pour nous que vous ne le croyez. »

Les documents importants furent trouvés dans un meuble à secret. On y a vu que la révolution y était organisée dans les moindres détails, dans toute la péninsule. Brochures de propagande, brochures explicatives des différentes façons d'attaquer la troupe, de manier les bombes, rien ne manquait. Les documents faisaient ressortir l'importance de l'emploi des femmes et des enfants pour exciter les foules à la révolte : leurs paroles ou leurs gestes étant plus efficaces que ceux des orateurs ordinaires.

La grande Commission du Reichstag et la démarche pontificale

Zurich, 21 août. — La commission plénière du Reichstag a tenu de matin une séance préliminaire.

La députée progressiste von Payer a proposé de limiter la discussion à la note du Pape et d'ajourner les autres questions de politique étrangère. La commission a adopté cette proposition.

L'orateur du parti socialiste majoritaire salua avec une grande joie la démarche du Pape et exprima l'espoir qu'elle réussirait à amener la paix.

Au nom du parti du Centre, il a été lu une déclaration rendant hommage à la note du Pape et exprimant la conviction que Benoît XV a démontré devant le monde entier son impartialité. La note du parti du Centre exprime encore l'espoir de voir la démarche du Pape couronnée de succès.

La note pontificale fut également saluée avec satisfaction par l'orateur représentant la fraction allemande. Celui-ci a dit entre autres que la note serait accueillie avec plus de sympathie que les tentatives antérieures de médiation du président Wilson.

Par contre, le représentant des socialistes minoritaires a fait entendre la première voix dissidente. Il a critiqué l'attitude du gouvernement, déclarant que le peuple allemand n'a aucune confiance dans la diplomatie allemande, et il a demandé que le Reichstag décidât en séance plénière de toutes les questions concernant la paix.

La séance a été ajournée à mercredi. — (Radio.)

LA NOUVELLE RUSSIE

Le gouvernement contre les semeurs de troubles

Petrograd, 21 août. — Afin d'entraver toute activité criminelle des personnes voulant profiter de la liberté acquise par la Révolution exclusivement pour travailler à la ruine de l'œuvre de la Révolution elle-même, et pour saper l'existence de l'Etat russe, le gouvernement a décidé d'investir les ministres de la guerre et de l'intérieur, d'un commun accord du droit :

1° D'arrêter les personnes dont l'activité constitue un danger particulier pour la défense de l'Etat, sa sécurité intérieure et la liberté conquise par la Révolution ;

2° D'inviter ces personnes à quitter dans un délai fixé la Russie et de les arrêter dans le cas où elles ne quitteraient pas la Russie où y rentreraient de leur propre chef.

Kerensky présidera la conférence de Moscou

Petrograd, 21 août. — Parmi les membres du gouvernement, se rendront à Moscou : le ministre président, les ministres des finances, de l'intérieur, de l'agriculture, des voies et communications, du commerce, de l'industrie, du travail et des postes.

Toutes les séances seront présidées par M. Kerensky. Celui-ci ouvrira la conférence le 25 août, par la lecture d'une déclaration que suivront des exposés consacrés aux questions capitales relatives à la situation politique et à la vie économique. Le 26 août, les séances seront suspendues ; elles seront reprises le 27 août. Cette journée sera consacrée aux discours des représentants des divers groupes.

Un officier maximaliste fait arrêter deux diplomates roumains

Petrograd, 20 août. — Dans les sphères politiques de Petrograd, on a été profondément indigné par le regrettable incident dont ont été victimes le secrétaire de la légation de Roumanie, M. Arion, et l'attaché à la même légation, M. Jurashyko, qui ont été insultés dans un tramway par un officier qui, dit-on, était ivre.

Celui-ci, après avoir lancé aux diplomates étrangers des injures ayant un caractère purement maximaliste et aidé par deux soldats qu'il avait assurés que les étrangers étaient des espions, a conduit les diplomates roumains chez le commandant de la place de Petrograd où l'erreur a été élucidée et les victimes ont aussitôt été mises en liberté.

MM. Tseretelli et Tchaidze ont exprimé aux diplomates étrangers leurs profondes excuses au nom de la démocratie russe, tandis que, sur la proposition de l'internationaliste Martof, l'officier agresseur était exclu du Soviet.

Le ministre des affaires étrangères, M. Terestchenko, a informé de l'incident M. Kerensky, qui a ordonné d'arrêter l'officier coupable et de le mettre à la disposition des autorités militaires.

L'ACTIVITÉ DE NOS PILOTES

Bombardements de gares et de dépôts de munitions

21 appareils allemands abattus

Communiqué français du 21 août, 14 heures. — Notre aviation a bombardé en Belgique les gares de Thourout Roulers, Staden et Gits ; dans la région de Verdun, les gares de Dun-sur-Meuse, Briulles, Fléville, le dépôt de munitions de Banthville où s'est déclaré un grand incendie ; dans la journée du 20 août, 21 appareils allemands ont été abattus en combat aérien par nos pilotes ; la plupart d'entre eux sont signalés comme totalement détruits.

Dans la journée du 19, un avion et un ballon captif ennemis ont subi le même sort.

LE LABOUR PARTY et la

conférence de Stockholm

Londres, 21 août. — La conférence du Labour Party a décidé aujourd'hui par 1.231.000 voix contre 1.231.000 voix, soit à une majorité de 3.000 voix, de participer à la conférence socialiste internationale de Stockholm.

La majorité obtenue il y a douze jours, lors de la première conférence du Labour Party, était de 1.296.000 voix. Cette extraordinaire diminution de la majorité en faveur de Stockholm est d'autant plus significative que dans l'intervalle entre la première et la seconde conférence du Labour Party, M. Henderson a dû donner sa démission et que le gouvernement britannique a annoncé qu'il refuserait de délivrer les passeports.

Il ne semble pas douteux que dans ces conditions l'opinion publique considère que cette majorité est trop faible pour nécessiter un changement dans la décision gouvernementale.

Au cours de la conférence, M. Henderson donna des explications sur son attitude dans la séance du 10 août et fut très applaudi par l'assemblée.

Une motion réclamant la démission des ministres travaillistes aurait certainement échoué si elle n'avait pas été retirée à temps avec beaucoup d'adresse par M. Smillie, de la Fédération générale des mineurs.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

FRONT BRITANNIQUE

Communiqué du 21 août, après-midi. — L'ennemi a tenté ce matin pour la troisième fois de reprendre le terrain récemment conquis par nous au sud-est d'Ephehy. Bien que soutenus par des jets de liquides enflammés, ses troupes ont été entièrement rejetées. Nous conservons toutes nos positions.

Un coup de main sur les tranchées allemandes effectué sur un large front vers le canal de Saint-Quentin, à l'est d'Ephehy, nous a valu un certain nombre de prisonniers.

Nous avons légèrement amélioré nos positions cette nuit au nord de la route d'Ypres à Menin.

FRONT BELGE

Communiqué officiel du 21 août. — L'activité des deux artilleries a subi quelque diminution sur le front belge.

Notre aviation, favorisée par le temps, a exécuté des vols très nombreux. Il est confirmé que deux avions ennemis ont été abattus dans leurs lignes, l'un le 16 août, à Gheluwe, l'autre le 18, vers Pervyge. Hier et aujourd'hui, grande activité de l'aviation allemande : deux cents vols environ par jour.

ARMÉE D'ORIENT

Communiqué du 20 août. — Pendant la nuit du 19 au 20, l'artillerie ennemie a manifesté une certaine activité sur le front de la Struma et dans la région de Monastir.

Au cours de la journée du 20, notre artillerie a longuement portée et notre aviation ont été très actives. En particulier, des avions français et britanniques ont bombardé les locaux occupés par un état-major à Prilep. Les troupes alliées ont réussi à maîtriser l'incendie du quartier commerçant de Salonique.

FRONT RUSSE

Communiqué russe du 20 août. — Dans la direction de Riga, l'ennemi a bombardé nos tranchées à l'ouest de la chaussée de Riga à Mitau.

Communiqué russe du 21 août. — La fusillade a augmenté au nord de Vladimir-Volinsk. L'ennemi, après une émission de gaz, nous a attaqués, mais il a été arrêté par notre tir.

FRONT ROUMAIN

Communiqué russe du 20 août. — Au cours de la journée du 19 août, l'ennemi a exécuté des attaques obstinées dans la

LA POLITIQUE ALLEMANDE

Thyssen accuse Erzberger d'antipatriotisme

Zurich, 21 août. — On mande de Berlin que M. Erzberger, leader du Centre catholique allemand, vient d'être invité par la direction du grand syndicat des mines contrôlé par M. August Thyssen, dont il est conseiller, à donner sa démission.

Dans les cercles politiques et industriels, on affirme que cette mesure exceptionnelle a été prise à la suite de l'attitude de M. Erzberger au cours de la dernière crise ministérielle qui a abouti à la désignation de M. Michaelis comme chancelier d'empire.

Les cercles de la cour et les principaux actionnaires des industries métallurgiques et minières reprocheraient surtout au chef du parti catholique le discours qu'il a prononcé à la Commission du Reichstag le 7 juillet dernier, discours au cours duquel il a exprimé des doutes sur l'efficacité réelle de la guerre sous-marine et sur les possibilités d'améliorer sérieusement la situation militaire.

On sait qu'en outre, M. Erzberger avait formellement proposé au gouvernement de renoncer à toute politique d'annexion.

Dans la séance du conseil d'administration du grand syndicat des mines, M. August Thyssen a déclaré que M. Erzberger devait être « démissionné » pour « cause de conduite antipatriotique ». — (Radio.)

direction de Oena-Onesci. Dès le matin, l'ennemi attaqua les Roumains dans la région de la rivière Slonik et vers le soir, après un combat ininterrompu et acharné, il réussit à s'emparer d'une partie des tranchées roumaines et à refouler les troupes roumaines vers la lisière sud-ouest d'Oena.

Dès le matin, l'ennemi lança également de violentes attaques dans le secteur de Gronești et de la distillerie où il réussit à pénétrer pendant la journée ; les combats continuèrent. Dans la direction de Focsani, le 19 août, dans la matinée, après une préparation d'artillerie, les Allemands ont pris l'offensive de part et d'autre du chemin de fer de Focsani.

Aujourd'hui, vers midi, les Allemands réussirent d'abord à s'emparer de la première ligne de tranchées à l'ouest de ce chemin de fer, mais notre contre-attaque les a rejetés et la situation a été rétablie. A l'est du chemin de fer, sous la pression des Allemands, les Roumains ont été contraints de reculer vers la partie sud d'un village. Sur le reste du front, fusillade.

Communiqué russe du 21 août. — Dans la région de Bysyge, l'ennemi a livré plusieurs attaques qui ont été repoussées par notre infanterie.

A l'ouest du chemin de fer de Focsani, les Roumains ont repoussé toutes les attaques allemandes. A l'est du chemin de fer de Focsani, les Roumains ont chassé l'ennemi de ses tranchées et les ont occupées, rétablissant ainsi leurs positions précédentes.

Les Spectacles

THEATRES

Little-Palace. — Cet après-midi, à 3 h., ce soir, à 9 h., soirée de gala. Premières de la Revue dévoilée. Attractions : surprises ; débuts ; jolie interprétation.

Ce soir : ODEON. — 8 h. — Marie Tudor. PORTE-SAINT-MARTIN. — 8 h. 30. — Le Châpeau. GYMNASSE. — 8 h. 45. — Les Deux Vestales. VARIETES. — 8 h. 15. — Les Femmes de Paris.

CHATELET. — 8 h. — Dick, roi des chiens policiers. PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — Madame et son filou. RENAISSANCE. — 8 h. 30. — Paradis (vaudeville). ANTOINE. — 8 h. 30. — M. Bourdin, professeur. AMBIGU. — 8 h. 20. — Le Maître de Forges. MARIGNY. — 8 h. 15. — La nouvelle Revue de Marigny. FEMINA. — 8 h. 45. — Hello Boys. EDOUARD-VI. — 8 h. 45. — La Folle Nuit. SCALA. — 8 h. 30. — Le Sursis.

VAUDEVILLE. — 8 h. 30. — La Revue du Vaudeville : Boucol, Mme Marg. Lavigne et Guyon fils.

GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. — La petite Maison d'Auteuil ; la petite Mendi ; La Recrue. Mat., aij., sam. et dim., à 2 h. 30.

LAPIE QUI CHANTE. — 8 h. 45. — Martini, Mariette, Secreten. Rev. de Rip, Bussy ; Derville. LITTLE-PALACE. — 8 h. 30. — Douai. T. Gut. (2-30). Toi les soirs. La Revue dévoilée.

MUSIC HALLS ET CONCERTS

FOLIES-BERGERE. — 8 h. 30. — La Grande Revue, Du dimanche et fêtes, matinée.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Spect. music hall. Vendredi et dimanche, matinée.

CONCERT MAYOL. — La Revue Sensationnelle, 2 actes, 29 tableaux.

CHEZ SENGU. — (Louvre 28-21). Gaby Monibiane, Les Sam, le comique. Dandier ; 10 attr.

CINEMAS

LE GAUMONT-PALACE ouvrira le 31 août

Après quelques semaines de clôture, nécessitées par d'importants travaux d'embellissement de la salle, le GAUMONT-PALACE nous annonce sa réouverture pour le vendredi soir 31 août.

Malgré les difficultés de l'heure présente, rien n'a été épargné par la direction pour satisfaire son fidèle public et le premier programme, dont nous donnerons le détail dans quelques jours, inaugurera une nouvelle série de succès.

Le grand orchestre de 50 musiciens, brillamment conduit par les maîtres Fosse et Poncin, reste un des principaux attraits de cette vaste salle de spectacle, consacrée par une vogue constante depuis sept années.

L'heureuse innovation d'une matinée le samedi donnera satisfaction aux personnes qui bénéficient de la semaine anglaise.

Juste à nouvel ordre, les spectacles du soir auront lieu du jeudi au dimanche. Tél. Marcadet 10-73.

ELECTRIC PALACE. — bd des Italiens. Le Fiacre n° 13. La petite Danseuse.

OMNIA PATHE. — Le Marchand de Poisson ; La Conscience de M. Cachet ; Le soldat de guerre.

AUBERT-PALACE. — bd des Italiens. La soirée Danseuse ; Le Fiacre n° 13.

TIVOLI-CINEMA. — Le Marchand de Poisson ; Le Fiacre n° 13 (5^e epis.). Tivoli Cin.

Le gérant : VICTOR ATKINSON.

Société anonyme des Imprimeries WELLHOFF et ROGEE, 16-18, rue Noh. — Pam. des Victoires, Paris.

CURE LAXATIVE
tous les 2 ou 3 jours
un seul **GRAIN de VALS**
au repas du soir régularise
fonctions digestives.

AVOCAT-CONSEIL 80, rue de Kivov
Consultations Juridiques, Défense devant Tribunaux.
Rédaction de Testaments, Constitutions de Sociétés, Successions
Divorces, Recours L.I. et consulte même p^r lettre. Prix mod.

FLORÉINE
CRÈME DE BEAUTÉ
REND LA PEAU DOUCE
FRAICHE PARFUMÉE

Tout militaire embarrassé sur une
question militaire le concernant
trouvera la solution ou l'indication
des textes officiels dans le

GUIDE MILITAIRE
12, avenue de la Grande-Armée, Paris
4 FR. — Franco : 4 FR. 15

Le Guide Militaire est envoyé aussitôt réception
des demandes.

Globéol

donne de la force

Anémie
Surmenage
Convalescence
Tuberculose

L'OPINION MÉDICALE :
« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré par les anémiques, même par les malades les plus récalcitrants : il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »
D^r COMM. GIUSEPPE BOTTALCO, 4 Bari (Italie).
« J'ai administré le Globéol à une jeune fille anémique et chlorotique ; le résultat a été splendide. »
D^r BONETTI GIACOMO, Officier de santé, Nuvoletta.

Ttes phies. et Etab. Châtelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire

Guérit vite
et radicalement
Supprime
les douleurs de
la miction
Evite toute
complication

Communication à l'Académie de Médecine du 3 décembre 1912

L'OPINION MÉDICALE :
« Il suffit donc pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pagéol dans les 24 heures : quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre, ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qu'il paraît tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux. »
D^r HENRY LABONNE, Ancien Interne des hôpitaux de Paris, Licencié Es-Sciences, Médecin spécialiste
Etab. Châtelain, 2, rue Valenciennes, et toutes Phies.
La 2^e boîte, franco 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco 11 fr.